

De l'Italie à la terre de Gascogne

Francis Cabrel semble tellement enraciné dans ses terres de Gascogne, que l'on pourrait croire qu'il est ancré là par une lignée d'ancêtres depuis la nuit des temps. Le nom même de Cabrel nous évoque le lent galoubet des meneurs de chèvres, le fromage de brebis, le pipeau dont le son aigret monte dans la lumière tombante du crépuscule, la douceur des veillées sous une lune claire à la rotondité d'une cucurbit.

Oui, le nom même de Francis Cabrel évoque tout cela. Et pourtant, nous sommes dans l'erreur complète. Contrairement à ce que tout porte à croire, si Francis Cabrel est, lui, bien né en terre de Gascogne, ce n'est pas du tout le cas de ses ancêtres, de ses ascendants les plus proches.

Les Cabrel viennent d'une terre lointaine, aride et dure, dont cependant les paysages sont extrêmement semblables à ceux du coin de terre française où ils ont trouvé refuge.

La famille de Francis Cabrel vient de cette merveilleuse et pourtant si pauvre région de l'Italie que l'on appelle le Frioul. Des cailloux, des herbes courtes, la chaleur, une

terre sèche et pauvre qui n'a rejoint l'Italie qu'après la fin de la Première Guerre mondiale, sur décision des nations victorieuses, au moment du traité de Versailles.

Cette terre où seules les pierres s'épanouissent est presque misérable, et ceux qui la peuplent, principalement des paysans, ne sont bien évidemment pas mieux lotis.

Alors que, dans les années 1930, la France fait appel à de la main-d'œuvre étrangère, nombreux sont les paysans qui décident, le cœur serré, de quitter leur patrie de poche, de l'emmener dans leurs chaussures et de traverser les Alpes, à la recherche d'une vie meilleure.

Le Frioul est une région qui a donné de nombreuses âmes à la France, et notamment au Sud-Ouest, qui recevait jusque-là des immigrants venus de l'autre côté des Pyrénées, de l'Espagne. Ce sont les compatriotes de Cervantès et Velasquez qui constituaient l'essentiel des étrangers dans cette région de l'Hexagone.

Les Italiens, eux, étaient fort peu nombreux. La plupart étaient marchands ambulants, artisans ou travaillaient sur les chantiers en tant qu'ouvriers. Certains étaient forestiers et venaient chaque année faire la saison. Mais les Italiens ne venaient pas réellement s'ancrer dans la terre de Gascogne.

Ce n'est qu'au début des années 1920 que s'est amorcé un mouvement de migration important de cette Italie pauvre vers cette France plus riche.

Il faut dire que la France, et notamment sa partie méridionale, subit une terrible baisse de la natalité, et les campagnes, du fait d'un exode rural très important, un phénomène massif à l'époque, se vident peu à peu.

Dans de nombreux départements de la région, la population baisse de façon vertigineuse depuis le milieu du XIX^e siècle. La guerre, la terrible Première Guerre mondiale, a également sa part de responsabilité. Dans certains départements, ce sont plus de 10 % des hommes qui ont été fauchés

par l'atroce conflit. Les bras viennent donc à manquer pour travailler cette terre, et c'est grâce à l'immigration que le pays va pouvoir reprendre peu à peu une vie normale.

On sollicite donc des pays voisins une main-d'œuvre paysanne. Les exploitants, principalement les propriétaires rentiers, manquent de bras pour que leurs domaines puissent fonctionner correctement. Les tenants du monde rural tentent alors de faire venir des salariés portugais, slaves, suisses, et même des familles venues de Bretagne.

Or la greffe semble ne pas vouloir prendre. Les personnes que l'on fait venir ne sont pas adaptées, connaissent mal le travail de la terre tel qu'on le pratique dans la région, principalement de polyculture, qui demande, finalement, des connaissances très diverses.

Les Espagnols, eux, pour la plupart, préfèrent s'enrôler dans l'industrie. C'est donc en toute logique que l'on se tourne vers les terres transalpines. Les élites de l'époque appellent donc les Italiens à la rescousse. Ils encouragent autant que possible la migration vers ce Sud-Ouest qui se dépeuple.

L'immigration agricole italienne s'implante donc au cœur du bassin d'Aquitaine, dans le Gers, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne et le Lot-et-Garonne, le Quercy et le Rouergue, le Périgord, la Gironde et le piémont pyrénéen.

Le recensement de 1926 témoigne d'un afflux très important d'immigrés italiens. En l'espace de quelques années, ce sont près de 40 000 hommes et femmes qui traversent les Alpes pour venir cultiver la terre en Aquitaine et Midi-Pyrénées. Une époque où l'on avait besoin de cette migration, où la France entière ne pouvait pas faire autrement que de les accueillir, de peur de se flétrir. Un temps pas si lointain...

Principalement, ces migrants viennent des régions pauvres du nord de la botte italienne : Vénétie, Piémont,

Lombardie et, bien entendu, du Frioul, d'où sont originaires les Cabrel.

On connaît mal la situation que vit le nord de l'Italie à cette époque. On a tendance à oublier que quitter sa terre, la terre de ses ancêtres, migrer vers un autre pays n'est pas un choix facile et que jamais il ne se fait de gaîté de cœur.

Car l'Italie rurale, à cette période, est en proie à un surpeuplement et connaît de très fortes tensions sociales. Toutes les zones proches de la frontière autrichienne ont été dévastées par la guerre, et à présent que le Duce, Benito Mussolini, est arrivé au pouvoir, l'air est devenu irrespirable pour nombre d'Italiens.

Ils sont par conséquent fort nombreux à n'avoir d'autre choix que de prendre leur balluchon et quitter leur pays. Jusque-là, la population transalpine avait plutôt privilégié des destinations lointaines comme les États-Unis ou l'Argentine, mais les possibilités de rejoindre ces pays se font de plus en plus rares, car les politiques d'immigration se durcissent peu à peu. Pour ces damnés de la terre, le Sud-Ouest français offre de véritables opportunités.

Alors que Mussolini conforte sa dictature, le fascisme au pouvoir détermine donc également une grande partie des départs. Des militants politiques ou syndicaux trouvent refuge dans la région et y reconstituent en exil certaines de leurs organisations. De fait, les premiers venus sont vite rejoints par des connaissances originaires d'une même vallée, voire d'un même village. L'effet de réseau joue à plein son rôle.

Cette vague migratoire a une autre caractéristique : celle d'avoir été d'emblée familiale, avec femmes, enfants, collatéraux et parfois même aïeux. Les mieux nantis amènent jusqu'à leurs outils de travail, voire les semences dont ils ont l'habitude.

Ce sont donc des petits noyaux de vie italienne qui s'implantent dans les plaines et les coteaux du Sud-Ouest. L'habitat rural dispersé explique cependant que jamais aucune « concentration ethnique » ne soit apparue. Pas de « Petite Italie », donc, malgré un nombre important d'Italiens dans certaines communes.

Cela est sans aucun doute déterminant pour Francis Cabrel, qui jamais ou quasiment jamais n'a montré d'attachement réellement profond à l'Italie de ses ancêtres. Les Cabrel se sont, comme beaucoup d'autres, fondus dans le paysage, se sont construit de nouvelles racines. Francis Cabrel et sa famille n'ont, sans aucun doute, fréquenté que très peu d'immigrés italiens comme eux.

Les immigrants italiens ne viennent pas dans l'idée de retourner chez eux. Ils ont laissé leur pays derrière eux. Nombreux sont les enfants issus de cette vague de migration qui ne parleront pas la langue de leurs parents. Ces derniers ont une farouche volonté d'assimilation, et certains la poussent donc jusqu'à cet extrême : leur refuser la langue de leurs racines.

Ainsi, la plupart de ces Italiens arrivent dans le Sud-Ouest avec le désir de réussir, de vivre l'ascension sociale que semble offrir la France et que l'Italie ne promet pas. Nombre d'entre eux, et ce sera le cas des Cabrel, s'installent comme fermiers ou comme métayers.

Cette vague migratoire, et sans doute cela aura-t-il un impact sur le sentiment qu'a toujours eu Francis Cabrel d'appartenir à la terre de Gascogne, est très favorablement reçue. Il faut dire que les migrants viennent en quelque sorte sauver la région.

Ils aident à remettre en marche et à valoriser des domaines menacés d'abandon (certains sont totalement en friche). Ils ont un impact immédiat sur l'économie de la région, ce qui leur vaut un accueil plus que favorable.

Les réactions à leur installation s'expliquent donc en priorité parce qu'ils fournissent une solution, même partielle ou temporaire, aux problèmes économiques et sociaux des campagnes méridionales. Leur ardeur au travail et le partage d'un mode de vie paysan font le reste.

La presse locale se félicite très vite de cette immigration positive, d'autant mieux perçue qu'elle est destinée à s'assimiler. L'absorption de ces étrangers est en effet immédiatement souhaitée, gage de stabilité et de renouveau, résultat attendu du voisinage villageois et d'une civilisation rurale assimilatrice.

À partir de 1927, le gouvernement de Mussolini tente de limiter les départs en multipliant les contraintes réglementaires et en renforçant son contrôle sur ses ressortissants à l'étranger.

Le flux d'immigration se poursuit donc sur un rythme plus modéré, du fait d'émigrations clandestines (par exemple, des pèlerins à Lourdes qui demeurent dans la région), mais surtout par l'installation dans le Sud-Ouest d'Italiens ayant transité auparavant par d'autres régions françaises, notamment la Lorraine, où certains rompent leurs contrats de travail dans les mines ou la sidérurgie afin de gagner le Midi. Dès qu'ils trouvent à se placer dans l'agriculture, leur régularisation est assez facile.

Selon le recensement de 1936, plus de 80 000 Italiens sont présents dans les limites actuelles de l'Aquitaine et de Midi-Pyrénées, et ils sont désormais la première communauté étrangère dans plusieurs départements (Gers, Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne, Dordogne) avant que l'exil des républicains espagnols en 1939 ne bouleverse totalement la donne.

Certes, les statistiques sont relativement incomplètes, mais l'on sait que les migrations de retour ont été assez

limitées, notamment quand Mussolini appela les émigrés à rejoindre leur « mère patrie » à la fin des années 1930.

Exploitants agricoles pour la majorité d'entre eux, les Italiens du Sud-Ouest se trouvaient très enracinés. La grande majorité avait déjà fait une demande de naturalisation. Un désir de rester dans un pays où il y avait du travail et où la paix régnait. On n'avait plus envie de quitter la nouvelle patrie. Elle s'était insinuée en chacun d'entre eux ou, en tout cas, dans un grand nombre d'entre eux.

Comme pour tous les Italiens de France, la Seconde Guerre mondiale a cependant représenté pour cette colonie bien intégrée à la société française une phase particulièrement douloureuse. Un conflit de loyauté. La « mère patrie » méritait-elle que l'on se batte contre le pays qui avait accueilli des familles entières à bras ouverts ?

Le contrecoup de cette situation s'est prolongé plusieurs années durant. Si beaucoup d'Italiens sont restés paysans, au fil des années, au fil de l'intégration, au fil des générations, leurs activités ont changé. Peu à peu, ils se sont coulés dans le moule français, en ont investi tous les compartiments, jusqu'à rendre cette population quasi invisible, comme fondue dans le paysage du Sud-Ouest.

Parmi ces hommes et ces femmes qui partent le cœur lourd et le bagage léger, un certain Prospero Cabrelli. Il a entendu dire, par certains de ses compatriotes déjà partis tenter l'aventure, que la France, pour pallier un exode rural, cède des terres en Gascogne à quiconque s'engage à les faire vivre, à les travailler.

Prospero trouvera de quoi s'occuper rapidement. Mais la terre est dure. Elle use les hommes, elle leur demande tant... Prospero, à la tête d'une famille de six enfants, ne tiendra pas longtemps. Sans doute est-il déjà exténué par la vie de misère que lui procurait sa terre natale.